

Vendredi 12 février, notre Rajou nous a quittés. Comme cela. Tout simplement, pendant son sommeil, alors même que je dormais à ses côtés. Il avait 22 ans.

(Note : Pour ceux et celles qui le veulent, reportez-vous à la vie de Rajou que je rajoute en dernière page, tirée de la Chronique 108 de juillet 2009)

Depuis un mois, il déclinait de jour en jour. Lui, fort bel adolescent, a commencé à se recroqueviller. Puis est devenu squelettique. En trois semaines. Peu à peu, il ne pouvait plus marcher et vivait sur sa chaise roulante qui lui causait des escarres. « Hé, Rajou, comment tu vas ce matin ? –« Moi, très bien » On ne l’a jamais entendu dire autre chose après treize ans d’adoption. Tout le monde s’inquiétait pour lui. Il vivait au-delà de toute inquiétude, au jour le jour, non, à l’instant présent, tout simplement. Il avait vu plusieurs fois nos vieux mourir. Il savait dès le début qu’il mourrait jeune, avec sa **maladie du cerveau (Hydrocephalus) qui le conduisait lentement à la démence sénile précoce**. Je pouvais, au scandale de l’entourage, plaisanter avec lui : « Alors, Rajou, combien de temps il te reste ? » - « Pour mourir ou quoi ? » -« Bien sûr » - « Alors, quand tu voudras, baba (papa) » Cela ne signifiait rien pour lui. Pas plus que le soir ou le matin. Jamais inquiet, jamais fâché, ne se battant jamais, même si parfois d’autres le battaient. Il était le plus fort et n’usait jamais de cette force. **Il était toujours heureux**. C’est pour cela qu’il était devenu **la Lumière d'ICOD, la mascotte, quoi**. Combien de gens autour de nous savent être toujours heureux ? Moi-même le suis-je vraiment toujours, malgré mes vantardises ? Il n’était pourtant pas le fol du village, car il était intelligent, parlait bien, et chantait encore mieux. Sa joie était intérieure, lui, l’enfant rejeté, perdu, battu des chemins de fer, il avait trouvé une famille. Cela lui suffisait. Notre secrétaire générale Gopa l’avait adopté et donné son nom. Il était donc devenu Brahmane. Mais il s’en fichait. Ce qu’il voulait, c’est de l’amour et pas des titres. Et des bonbons, pour lui signes éminents d’amour ! Quinze jours avant son décès, il avait dit à sa maman : « Il faut attendre encore un petit peu, quand je trouverai du travail, je te donnerai tout l’argent. Tu n’auras plus de soucis à te faire » C’était sa phrase fétiche qu’il répétait, comme tout bon fils, depuis tout jeune...

Il était devenu cachexique. Sa maigreur squelettique nous a forcé de le prendre à Gandhi Bhavan, là où je vis. On lui a dressé une chambre spéciale au bout de la véranda que j’avais occupé quatre mois, et on lui a mis de belles tentures. Gopa le soignait et chouchoutait de jour, Moi je dormais avec lui la nuit.

Le 11, assis sur le lit, il riait avec Gopa. Il m’a boudé un peu parce que dans la journée, j’étais parti chez le médecin pour un nouvel appareil auditif. « Si je suis ici, maintenant, il faut que vous restiez avec moi » Et toc ! Pas si bête, le petit (petit ? Il avait 1,75 m.) Alors on le lui a promis. J’ai même fait remarquer qu’il en avait encore au moins pour une ou deux semaines ! ... « Alors chic ! Je serai encore longtemps avec vous »

Durant la nuit, avec ma lampe de poche, je vérifiais de temps en temps sa position. Il n’a jamais bougé cette nuit-là. A six heures, Gopa est venu prendre la relève : « Comment il va ? »-« Bien » Mais je vois que son visage reflète la peur quand il se dirige vers le bout

des cheveux qui dépassaient. Peur, de quoi ? « La couverture ne bouge pas. Il ne respire pas ! » Alors, dégageant la couverture, je lui ai mis la main sur le front : glacé. Immédiatement, j'ai vu ses yeux ouverts mais fermés au monde. Il était mort dans son sommeil. Sa maman l'a senti avant moi !

Pourtant tous ses membres étaient chauds, sauf la pointe de trois doigts. Il n'y avait donc pas ½ heure qu'il nous avait quittés. Probablement autour de 20 minutes. Gopa s'est presque évanouie de douleur. Mais nous avons décidés de n'avertir personne, de laver et préparer le corps nous-mêmes, et ensuite seulement d'appeler les responsables, les grandes filles et Emilie, la suisse dormant dans la chambre à côté. Si elles étaient venues avant, elles auraient pu avoir des crises d'hystérie.

Notre première pensée fut à **l'étrange événement prémonitoire de la veille**. Au tomber du jour, voici qu'une 'chouette brahmane' entre au Bungalow Gandhi, longe le corridor, tourne au coude de la cuisine et va se percher juste sur la nouvelle tenture fermant la véranda ou se trouvait Rajou en tournant la tête de son côté et clignant plusieurs fois des paupières. Et tous de faire immédiatement le rapprochement : cette chevêche est le symbole de la déesse Lakshmi (tout comme elle était celui de l'Athéna grecque) qu'on a fêté il y a 15 jours. C'est un signe, elle vient prendre Rajou. On avait immédiatement chassé cette idée comme une superstition, bien que Gopa en ait tremblé. Et voici que ce matin, la pressentiment s'accomplit. Curieuse coïncidence, est le moins qu'on puisse dire !

Immédiatement, nous avons organisé **une sorte de chapelle ardente**, avec quantité de fleurs et guirlandes faites par nos adolescentes, encens, cierges, et flammes de camphre avec à gauche le grand Christ de satin brodé par nos filles qu'il aimait tant embrasser, et à droite un exemplaire de la « Rivière de perles », la Bhagavad Gîta. Au-dessus de sa dépouille mortelle, un écriteau disait en bengali : « **Biddhay, Rajou, Au-revoir** » Dans le même temps, nos travailleurs allèrent avertir le conseil communal, appeler le Poujari pour les derniers rites, et téléphoner à tous nos amis qui sont tous venus, même de fort loin Notre ami Kamruddin nous envoya un téléphone du Rajasthan à plus de mille kilomètres de là, ou il pria au grand centre de pèlerinage musulman de Ajmer (Rajasthan), sur la tombe du Saint Soufi du XIIIe siècle Chisti Moinuddin pour notre enfant décédé qu'il avait aimé plus que tout autre puisque chaque jeudi depuis 6 ans, il lui apportait sans faillir, un paquet de bonbons. Voici donc comment l'innocence d'un enfant maltraité par la vie a remué des quantités de gens !

Comme Rajou n'avait pas de frères plus jeunes, c'est **Akkhoy-le-Sans-Nom, orphelin de 12 ans, qui, habillé d'un dhoti blanc (qu'il gardera une semaine) représentera Rajou pendant toutes les courtes**. Un prêtre Poujari mis sur les yeux du défunt deux feuilles de Tulsi (basilic sacré) en signe d'éternité. Puis je me suis installé près du chevet et ai durant quatre heures, chanté et prié en quatre langues (et surtout en sanscrit, et en latin) des chants pour les morts. Y ont passés tous les Requiem et Dies Ille (qui m'auraient fait accueillir à bras ouvert dans la Fraternité Pie X de Mgr Lefebvre !!!) ainsi qu'un retentissant Te Deum pour marquer la joie que l'on avait d'envoyer près du Dieu d'Amour un innocent par excellence qui serait reçu les bras ouverts en notre nom.

A midi trente, quand tout fut près, les travailleurs vinrent enlever le corps. Le moment le plus pénible de toute funérailles. Chacun vint par groupe dire adieu au grand frère qu'il était devenu pour tous. Le plus émouvant furent les petits garçons qui, vivant avec lui, l'entouraient beaucoup et l'aimaient encore plus. La photo de leurs adieux est aussi parlante que poignante. Ce fut plus difficile avec les grandes filles, car, la proximité d'un cadavre les rendaient nerveuses et elles ne savaient trop que faire. Les responsables sanglotaient, ainsi que les envoyées des différentes Associations. Gopa était dans un état second, mais pris sur elle la force de l'embrasser. Puis elle s'effondra. Elle mit quinze jours à retrouver un certain sourire, mais qui reste bien pâle encore aujourd'hui. Quant au petit Rahoul, 10 ans, orphelin le considérant comme faisant partie de sa propre famille, encore trois jours après, il faisait des crises d'hystérie, tombait en pamoison et avait de réels problèmes de cœur. Je fus le dernier à le bénir, puis l'embrasser. C'est lui qui avait été pour moi le signe par excellence envoyé du ciel pour commencer la préparation d'un centre pour déshérités à ICOD. Il y a douze ans. Car c'était notre premier enfant trouvé. Et handicapé physique et mental par-dessus le marché. Peut-il se trouver un message plus clair ?

Il fut alors transporter sur une civière dans la cour où chacun et chacune put le voir une dernière fois couronné de fleurs. Puis je lui couvris le visage en criant le plus fort possible : « Vas à Dieu, Rajou » juste avant que nos quatre hommes l'emportent vers la rivière. La Présidente Kajol, Gopa et moi-même avons obligés les travailleurs d'accepter qu'il serait incinérer chez nous, et non pas à l'endroit prévu pour les villageois. Il était nôtre et ses cendres resteront avec nous. J'insistai pour que, contrairement à la coutume, toutes les filles et femmes viennent jusqu'au lieu d'incinération, pour au moins quelques minutes, ce qu'elles firent avec joie, sauf Gopa, bien incapable de se tenir debout qui resta chez elle avec les plus vieilles et ses deux filles effondrées et sanglotantes.

Rajou fut alors enduit de « ghi », beurre clarifié, fut saisi dans les bras de deux hommes pour faire **trois fois le tour du bûcher d'environ un mètre cinquante de haut**, et au son des conques, **fut placé en son sommet.** Le jeune Akkhoy, avec un long flambeau, bouta alors le feu aux quatre coins. Dès que les flammes montèrent et que la fumée recouvrit le corps, on retira les habits du mort, l'aspergeant encore de 'ghi' pour faciliter l'œuvre purificatrice du feu.. Car c'est tout le sens de la crémation, que tout ce qui est impur, irréel (par rapport au réel qui est l'Être Suprême), et transitoire disparaisse. Pour les hindouistes : « Les cendres sont dispersés dans la rivière pour rejoindre le Gange proche et se réunir à l'Océan de la Création » Pour les chrétiens : « Tu es poussière et tu retourneras en poussière » Pour les Musulmans : « Tu es venu de Allah et tu retournes à Allah » Au bout de quelque temps, la fumée fut telle qu'elle envahit les bambous surplombant l'endroit. On vit alors le magnifique et rare spectacle de centaines de drongos noirs à queue fourchue exécuter une danse extraordinaire pour gober les milliers de petits insectes ne goûtant guère la perspective d'être enfumés. C'était je dois le dire, assez impressionnant que cette chorégraphie organisée par la nature pour le départ d'un ingénu blessé par la vie et par la nature elle-même!

Le corps mis deux heures et demi pour être réduit en cendres. Le crâne fut brisé pour laissé s'envoler l'esprit immortel vers le dieu avant de recommencer dans trente jours sa nouvelle transmigraton en un autre corps. Je restais en prière jusqu'à la fin, Papou demeurant fidèlement à mes côtés. Il ne me restait plus qu'à rejoindre le Bungalow Gandhi et y installer un petit oratoire devant lequel durant huit jours brûlèrent bougies et encens. Une émouvante inscription fut rajoutée par nos travailleurs « **Rajou, ton départ prématuré laisse en nous un vide profond** »»

Le lendemain, nous partîmes en pèlerinage à 50 pour Bandel, la plus vieille Eglise du Nord de l'Inde, pour prier pour Rajou, remercier Dieu pour ma santé totalement retrouvée, et offrir les vies de plusieurs personnes se trouvant dans des situations de détresse. Pour les hindouistes si tolérants, prier dans une église ou un temple, c'est kif-kif. Cela vaut d'ailleurs pour les musulmans qui sont nombreux à venir ici. On a même vu plusieurs femmes en burqa complète. Ces 300 km (on en a rajouté cent par erreur de route : encore de ma faute !) m'ont mis sur les rotules et j'ai mis trois jours à me remettre, me prouvant, s'il le fallait encore, que je n'avais plus 20 ans !

Quelques jours plus tard, ce fut un pèlerinage au plus grand temple du Bengale, à Dakineshwar où vécut le grand saint Ramakrishna (le François d'Assise hindouiste) puis Belur Math à Howrah, où vécut et mourut son grand disciple et réformateur fondateur de la magnifique « Ramakrishna mission », **Vivekananda au début du XXe siècle.**

On me demanda de recueillir à la main les cendres de Rajou, couvertes de fleurs pendant huit jours. Elles seront déposées début mars dans un petit cénotaphe pour rappeler sa mémoire.

Le même jour fut organisée une grande cérémonie au centre de Prière. Pendant deux heures, devant une audience exceptionnellement recueillie venant des quatre coins du Bengale, plusieurs témoignages furent donnés sur sa vie et ses qualités humaines. Deux fillettes exécutèrent une danse émouvante en face d'une grande photo fleurie de Rajou devant laquelle était assise, silencieuse, la maman retenant avec peine ses pleurs. Comme c'était le jour après le mercredi des cendres, Marcus qui avait été à l'église la veille me les imposa sur le front ainsi que sur celui des trois chrétiens présents en signe évangélique de deuil. Puis quatre filles lirent les Ecritures saintes des principales religions en arabe, sanscrit, hindi, bengali et anglais. Le Grand-père père de Rajou en fit la synthèse : « Si **la Bible** promet une vie éternelle de joie avec et en Dieu, **le Coran** insiste sur l'inutilité de l'amour pour Allah si on ne prend pas soin des veuves et des orphelins. « Celui qui adopte un orphelin sera avec moi au paradis comme les deux doigts de ma main » ajoute un dit du prophète. Enfin, **la Gîta** souligne que le Grand Dieu Universel Vishnou prendra dans son cœur celui et celle qui aura su partager avec ceux et celles dans la détresse. Les trois Livres répètent à l'envi que **la Miséricorde de Dieu est acquise pour tous mais qu'il nous faut savoir y entrer** » Et en finale, chacun des quelques 350 participants quitta le 'Centre de la Miséricorde' après avoir vénéré personnellement la photo de Rajou en lui offrant une fleur, ce qui me permit de l'embrasser une dernière fois. Réflexion des villageois le lendemain : « Jamais même

pour nos propres familles nous n'avons organisés de tels rites et avec tant d'amour » Voilà l'aboutissement de la beauté du rayonnement d'enfant amputé handicapé mental allié à la beauté de la souffrance aimante dans l'adoption : l'enfant du cœur peut être aimé autant et plus que l'enfant du corps !

Le mois dernier, j'avais signalé que « La mort du dernier des Mohicans » ne concernait nullement une tribu en voie de disparition. Et bien je m'étais trompé. **Car au moment même ou j'écrivais, le 26 janvier s'est éteinte aux îles Andamans une vieille aborigène de 85 ans qui se trouvait être le dernier membre de la tribu des «Bo» en même temps que la dernière personne au monde pouvant parler le 'Bo', un des dix langages de la race des « Grands Andamans » ne comptant plus que 52 individus .**

Il est curieux de noter que le monde n'a jamais fait grand cas des tribus aborigènes de cet Archipel indien jouxtant le Myanmar et l'Indonésie, étant plus intéressé par les fameux indiens de nos Westerns, ou ceux d'Amazonie, de Patagonie, de Papouasie, d'Australie, du Laos ou de Bornéo, voire de Micronésie ou des esquimaux.. C'était d'ailleurs mon cas dans les années 60 lorsque j'étais membre d'une « Association internationale pour la protection des derniers aborigènes » (J'en ai toujours la carte de membre...inactif) On a certes parlé de ces minorités au moment du tsunami de 2004, mais on les a vite oubliés. Sans réaliser qu'il s'agissait de quelques unes **des plus vieilles cultures sur terre, puisqu'elles datent de 65.000 ans !** Qu'on en juge : la plus ancienne de ces cultures remontent aux tous premiers « Homo sapiens » parlant le 'khoisan', quelques 200.000 ans avant J.C., et dont les seuls descendants directs sont les 'Sans' (Bushmen) du Kalahari en Afrique australe. Bel arbre généalogique en vérité. Ensuite peut-être, viennent nos 'Grands Andamans' (65.000 ans), puis les peuplades papoues (environ 50.000), suivies de près par les aborigènes d'Australie (autour de 40.000). Dans le même temps, les premières populations africaines se dirigèrent vers l'Europe du Sud. Très tardivement, aux alentours de 10.000 ans, elles arrivèrent dans le Nord de l'Europe, parallèlement aux migrations de ces descendants asiatiques que furent les indiens des Amériques. On voit donc immédiatement l'importance de ces tribus insulaires dont la culture et la langue n'ont jamais variés, contrairement à ceux de Papouasie ou d'Australie qui à l'exception peut-être des tasmaniens, avaient déjà diversifiés leurs langages à l'infini depuis des millénaires. (Note : En dehors de la première datation, les autres peuvent être sujettes à caution, car je pense qu'elles ont quelque peu été révisées ces quinze dernières années !)

Ainsi notre brave femme appelée « Boa Senior » qui ne pouvait plus parler avec personne dans sa langue maternelle, a emporté avec elle son langage, sa tribu, sa culture ainsi que la mémoire génétique de 65 millénaires ! Comparée aux 6000 ans de culture Hittite, 5000 égyptienne, 4500 indienne, on comprend **quelle perte pour l'humanité est sa disparition.**

Les anglais avaient 'pacifiés' en 1858 ces îles, de rêve, pourtant jugées insalubres, afin de permettre la construction de leur légendaire (mais infâme) pénitencier, destiné aux

derniers princes et notables de l'empire moghol qui, en 1857, avait été purement et simplement annihilé et rasé à Delhi, jusqu'à ne plus contenir un seul des descendants des fameux empereurs moghols. Pour 'protéger' ces infortunés forçats, l'Empire britannique allait mener une guerre à mort contre les...5000 (sic !) indigènes des îles. Ne pouvant en venir à bout dans leurs jungles inaccessibles, ils imaginèrent de massacrer tous les adultes en ne gardant que les bébés pour en faire de bons citoyens de l'impératrice Victoria. Ces Foyers de quelques centaines d'enfants n'arrivèrent jamais à les faire vivre plus de deux ans. Ne restèrent bientôt que quelques centaines d'individus, que la compassion chrétienne éclairée (?) des débuts du XXe siècle mis en Réserve : nourriture artificielle et vêtements venant de ce paternalisme positif leur permit d'attraper toutes les maladies auxquelles ils n'étaient pas immunisés, le tout arrosé, bien sûr comme partout dans le monde, par l'alcool pour leur donner satisfaction. Notre 'Boa' Senior demeurait l'unique preuve de succès de ces lumineuses méthodes colonisatrices!

J'ignore si Papou d'ABC a pu la rencontrer, mais il m'avait dit avoir pu parler avec plusieurs de ces 'Grands Andamans' puisqu'il travaillait tout proche de leur mini-réserve. Mais il avait même pu échanger une authentique flèche avec un jeune Jarawa noir jais complètement nu (photos à l'appui) démentant l'affirmation officielle que cette tribu vit tout à fait à l'écart de la civilisation. Seuls cependant restent dans un isolement absolu les « Sentinelles », ethnies encore à l'âge de la pierre et ne connaissant pas le feu qui défend farouchement sa petite île contre toute intrusion. Dieu merci, le gouvernement indien interdit à tout le monde d'essayer d'entrer en contact avec eux. C'est ainsi que vêtements, administrateurs, ethnologues (leur langue est encore inconnue) et missionnaires n'y ont jamais eu accès. On leur souhaite sincèrement de rester libres jusqu'à la fin des temps. Car qui sait si dans mille ans, ils ne seront pas les témoins les plus dignes de l'espèce déjà si dégénérée du genre 'Homo Sapiens Sapiens' ?

Début février, nous avons enfin 'consacré' la fondation du grand 'Hall' au milieu du terrain des filles du 'Foyer de l'Espoir' A cause du coût élevé, et bien que financé par notre ami Fabian et son ONG suisse 'Asha Bengale', nous avons dû réduire nos ambitions à un bâtiment de 25 mètres sur 12. Il sera simple mais artistique et l'usage vous en sera expliqué lorsqu'il sera terminé dans 55 jours.

L'entrepreneur, l'architecte et l'ingénieur, qui tous ont acceptés le dessin de ce projet, ont observé la coutume indienne de faire une petite cérémonie religieuse avant le premier coup de pioche. Normalement, c'est un 'poujari (prêtre hindouiste) qui s'en charge. Mais ils ont exigé que ce soit moi, prétextant que ma bénédiction valait celle d'un autre. Je n'ai accepté qu'à condition de ne faire que les gestes 'interreligieux' et non purement hindouistes. Aucun problème pour tous. Ainsi j'ai dû revêtir l'habit typiquement bengali, le 'dhoti' (longue pièce de coton qu'on se passe entre les jambes et qu'on fixe dans une poche du long 'Pandjabi'. Pas très gracieux, mais fort pratique en temps de mousson quand il suffit de retirer d'une main négligente la cotonnade de sa poche. Automatiquement, le pan pendant remonte jusqu'aux cuisses s'il le faut, permettant ainsi aux Babous Bengalis (gentlemen) de se promener dans plus d'un mètre d'eau sans se mouiller, ce que ne peuvent pas faire les autres ethnies indiennes. Et la cérémonie commence : un long bambou est planté à l'angle du pilier principal dans un trou agrandi.

Il me faut saisir une par une des fleurs auparavant offertes à la déité (je ne sais laquelle car il y en a tellement ici) et les déposer dans le trou jusqu'à le remplir. De l'eau lustrale est ensuite versée sur le tout, avec de la terre pour assurer la sécurité du bambou. La deuxième partie de cette mini-cérémonie consiste à briser avec force une noix de coco mûre et d'en faire boire à tous le jus et la chair blanche. Comme la noix s'est cassée du premier coup, c'est un signe de prospérité. Ensuite, il m'a fallu appliquer sur le front de chacun le petit 'tikka' vermillon, **signe du troisième œil de Shiva', mais surtout signe des 'yeux du cœur et de l'intellect profond'**. C'est la première fois de ma vie que je le fais moi-même, car en règle générale, ce sont soit les prêtres, soit les femmes qui sont les dépositaires du savoir ancestral des rituels et cultes liturgiques. Tous les pensionnaires et travailleurs y passèrent donc. La dernière partie consista à offrir une large serviette colorée aux ouvriers engagés dans la construction. Enfin, offrande à chacun d'une corbeille de fruits consacrés auparavant au dieu, pour que chacun se sente partie prenante de la générosité du Ciel (et des donateurs !) nous offrant ce nouveau bâtiment. Bien simple cérémonie on le voit, mais qui se célèbre aussi bien pour l'édification d'une nouvelle hutte que pour un grand gratte-ciel ou un nouveau pont géant, souvent d'ailleurs sous les regards goguenards d'experts étrangers qui souvent 'laïcs philosophiques' suivant le nouveau terme consacré (athées, agnostiques ou libre-penseur) ont un peu pitié de ce peuple qui en est encore là !

Plusieurs amis m'ont demandé ce que je pensais vraiment du vote contre les minarets en Suisse et des nouvelles lois de Paris contre les 'burqua'. Chacun sait très bien ce que j'en pense. Mais d'autre part, je ne tiens pas à développer, car nos civilisations sont si différentes qu'il me devient de plus en plus difficiles d'émettre des jugements sur ce qui se passe en Europe. Je peux simplement faire remarquer ceci que beaucoup ignore : Quand les catholiques ont pu revenir dans le canton de Vaud en 1810, après avoir été bannis par les calvinistes, ils n'ont pas eu le droit de bâtir des clochers. La loi n'a été abrogée qu'en 1970. J'ai été moi-même à Nyon témoin des difficultés, vers la fin des années 60, pour construire une nouvelle église !....) Fait relativement mineur puisqu'en France, après l'abominable Révocation de l'Edit de Nantes par Louis XIV qui fit disparaître 2 millions de huguenot par les chiourmes des galères et les dragonnades, tout le XIX siècle continua les persécutions. Et après les dragonnades, les ratonnades (excuses-le mot !) des années 60 contre les maghrébins dont j'ai été le témoin horrifié. Tout ça est infiniment plus grave que des minarets, mais la mentalité de base reste la même : **intolérance religieuse interchrétienne, et défiance, puis haine des 'arabes', puis des musulmans**. Les problèmes se posent tellement différemment en Inde que je ne puis intervenir dans les débats. Je l'ai fait dans le passé. J'avais tort (une fois de plus), car le multi communautarisme du monde anglo-saxon et les différents laïcismes d'Europe continentale ne peuvent se rejoindre...Mais une chose reste certaine : nous européens, chrétiens ou laïques, avons massacrés des dizaines de millions d'hommes ces quatre derniers siècles, par l'esclavage ou par des programmes d'annihilation comme en Algérie, au Maroc (mon père en fut témoin) dans le Moyen Orient, ou tout récemment en Irak (sans aucune provocation) et en Afghanistan...pour prendre la relève de l'URSS d'alors. Les terroristes musulmans actuels, aussi odieux et abominables que soient leurs procédés, n'ont pas encore massacré le dixième du millièm de ce que nous avons fait, parfois au nom du Christ, souvent au nom du laïcisme et de l'athéisme d'Etat. Je me dois d'être

moi-même solidaire, et c'est bien pourquoi j'essaye de racheter par ma présence désintéressée ici, ce que mes coreligionnaires (Haut-Clergé et papauté y compris) ou compatriotes ont fait que je n'hésite pas à appeler crimes contre l'humanité. Et si je continue à reconnaître nos quatre derniers papes comme des hommes à écouter, c'est parce que seuls ils ont eu le courage, assez extraordinaire à l'heure actuelle, **à être contre toutes les guerres, tous les racismes, toutes les injustices.** Leur façon d'envisager la morale qui semble odieuse à- et à juste titre - à certains occidentaux ne nous concernent guère en Inde et dans le tiers monde. Ils ont été presque seuls comme chefs d'états à défendre les petits et les pauvres contre l'injustice des grands que les limites internes de leurs casuistiques, quand ils coupent en quatre les cheveux de la morale pour des problèmes fort secondaires me laissent indifférents. Jésus-Christ fulmineraient contre eux: « **Vous filtrez le moucheron et avalez le chameau** » **Plus jamais la guerre devrait être notre devise, et plus jamais l'intolérance notre maxime de vie.** J'en ai déjà trop dit pour qu'on ne me tombe pas dessus !

Ceci dit, l'hiver est fini ce 27 février et le printemps est arrivé. Je me sens pris à la gorge par la beauté du monde de même que pour sa bonté que je trouve aussi en surabondance, recouvrant d'un magnifique tapis d'orient le fumier que les journaux nous révèlent partiellement chaque jour. Avec celui que nous même y déposons parfois ! Cette découverte permanente est comme une passion chez moi : je me sens tellement en harmonie avec l'univers. Je ne peux me lasser de contempler les platebandes de dahlias, de glaïeuls et de tant d'autres fleurs pérenniales qui sont maintenant à leur apogée. Nous attendons avec impatience les quelques acres de tournesols qui vont entourer dans un mois de quinze jours la maison de prière. Chaque matin j'essaye de découvrir les premières fleurs des arbres de fin d'hiver en retard de un mois, annonçant le printemps, et ce 28, je l'ai trouvé. Ce sera pour le mois prochain.

Gaston Dayanand
ICOD 28 février 2010

(Pour ceux qui veulent connaître mieux la vie de Rajou selon la Chronique de juillet 2008). C'était en 1998. Un vieil aveugle nous amène à Bélari un gosse déguenillé, hurlant, crachant, bavant, mordant. De plus, il est amputé d'une jambe et porte partout des plaies purulentes, la plupart de vieilles brûlures de cigarettes. Il paraît avoir six ans. Nous apprendrons qu'il en avait déjà neuf ! Le vieux clochard le bat devant nous pour le faire taire. Il se rebiffe, mais se couche sur le dos et brandit son moignon en le faisant tout en chantant (fort bien, en hindi). Son 'maître' nous explique que c'est comme cela qu'il lui rapporte de l'argent sur les quais de gare. Car c'est un orphelin dont on ne sait d'où il vient. Il n'en veut plus. Il se rebelle trop souvent. On accepte de le prendre. L'aveugle signe les papiers et s'en va. Et notre 'enfant-loup', car c'en est presque un, de se débattre de plus belle. Il ne sait que hurler et chanter. Il ne sait pas parler. Pas un mot. Seulement des braillements, vociférations et des glapissements de chacal apeuré. Sukeshi veut le laver car il est plein de fèces, qu'il mange d'ailleurs goulument. Il résiste en la mordant. Alors il me saute dessus et se pend à moi comme un bébé singe. Son odeur est répugnante. Je l'amène vers l'étang. Il me griffe. Gopa s'en saisit et il se calme enfin. Mais elles doivent se mettre à trois pour le laver. A partir de cet instant, seul Gopa peut en faire façon, mais quand il se sent trop punit, il se réfugie sur moi. Cela va durer des mois. Il mange absolument tout : ses propres excréments et ceux des chiens et des poules, les escargots, vers de terre, cloportes et autres sangsues. Et les détritiques des égouts. Tout. Et quand la cuisinière vide de la volaille, il sautille en cachette par derrière, bondit et s'enfuit serrant dans sa bouche un boyau qui se détortille derrière lui comme un tuyau d'arrosage. Il faudra deux ans pour

qu'il change ses habitudes alimentaires. Une autre manie est de tendre la main cent fois par jour pour quémander une piécette d'argent. Vieille habitude de mendiant. Qu'il mit huit ans pour arrêter. Cela lui arrive encore avec des inconnus. Pour couronner le tout, il faisait parfois quatre ou cinq convulsions par jour en un type d'épilepsie vraiment spécial et affreux à voir. Gopa l'a adopté et lui a donné son nom et sa caste (la plus haute de l'Inde) et toute sa famille le considère comme un des leurs. Ah que c'est beau, l'esprit de caste, quand il est intelligent ! Autant il est abominable et honteux quand il est fermé sur lui-même, autant il peut être épanouissant quand il est ouvert. Car alors, c'est la sécurité pour l'avenir car il est pris en charge par tout le groupe. Mais maintenant que les familles deviennent nucléaires et que les castes se dissolvent, en cas de pépin, c'est l'isolement et la déchéance. Réflexion qui n'apporte aucunement de l'eau au moulin avilissant du système des hors-castes !

Puis il a commencé à parler quelques mots en bengali. Une mémoire extraordinaire, supérieure à celle de tous nos enfants. D'où son étonnant répertoire de chants hindi. Puis bengali. Et même français, grâce à Barbara, jeune fille suisse qui avait une patience d'ange avec lui et qu'il réclamait encore sur son lit d'hôpital ce mois ! Ses « Su' lé pont d'Avini-on », « Ainsi font, font, font » et « Il était un poti navi' » ont été demandés et applaudis pendant dix ans, d'autant plus qu'entre temps il était devenu un fort bel adolescent jouant et courant parfaitement avec sa prothèse. Mais maintenant, sa voix (superbe) se perd avec la diminution de ses capacités mentales. Car des examens approfondis révélèrent une maladie cérébrale incurable : « Hydrocephalus » (Attention, il ne s'agit pas d'hydrocéphale avec une norme tête pleine d'eau) Son fluide s'écoule, mais goutte à goutte, créant de fortes tensions intracérébrales qui le condamnent à la démence sénile précoce et à une courte vie. Effectivement, depuis deux ans, si son comportement est exemplaire et poli, ses facultés baissent régulièrement. Il ne parle plus que très lentement et d'une voix pâteuse. Il a certes eu des éclairs de souvenir (deux fois il nous a donné les noms et adresses même si incomplètes de sa famille de Mumbay, dans un état second durant dix minutes) mais rien de plus. Encore qu'il se souvienne des noms de tous ceux et celles qu'il a connu ici, surtout les filles de passage.

Nous savions bien qu'il n'en n'avait pas pour dix ans de survie lorsque soudainement, il est tombé 45 minutes dans le coma fin juillet et sa pression artérielle est lentement descendue si bas durant la journée qu'on l'a fait hospitaliser. Réflexion du chirurgien qui voulait l'opérer : « Impossible de penser que ce gosse de 21 ans a pu survivre avec le scanner que vous me montrez et qui date de 2002. Quand à celui que nous venons de faire, c'est la première fois que nous, médecins, voyons un tel Hydrocephalus aux cavités pleines d'eau et que le malade peut parler, bouger, et même rire ! » Après que nous ayons refusé l'intervention chirurgicale, toujours chanceuse dans ces cas limites, il nous averti : « Il n'en n'a plus pour longtemps. Mais avec l'amour qu'il reçoit, peut-être après tout, vivra-t-il encore quelques années » On n'en voulait pas plus. Et Gopa l'a pris à « Gandhi Bhavan » et il dort à côté de moi la nuit, entouré en plus de dix autres petits lascars. Il a encore bien de la peine à remonter la pente, mais il la remontera, grâce un peu à la mouche du coche que je suis devenue : inutile, mais quand même parfois fort utile ! J'espère ainsi que tous ceux qui l'ont aimé en Europe et ailleurs seront heureux d'apprendre où il en est : beau jeune homme de 21 ans, qui me dépasse largement de 10 cm, avec une capacité mentale de 12 ans, qui témoigne à tous beaucoup de reconnaissance, qui est adoré des petits dont il est le dada préféré, et dont les seules joies dans la vie sont, à part le moment présent, de voir arriver ses parents adoptifs, et d'attendre les fameux bonbons avec lesquels paraît-il je le soudoie pour m'aimer ! Beaucoup sont ceux qui lui disent : « Comment c'est possible que ton papa soit blanc quand toi tu es noir ? » Alors il s'insurge : « Je ne veux pas de papa blanc. Mon vrai père, il est noir et c'est Biswanath Ghosh » (le mari de Gopa qu'on voit une fois par mois ici pour quelques heures) On comprendra alors la vraie raison des bonbons ! (Pour les familiers du Prado, le Père Chevrier faisait de même avec le petit Pascalet, et la Sœur Marie avec la petite Etiennette) Et certains prêtres grincheux le leur reprochaient fort. Ainsi, si je ne puis suivre le Bienheureux dans sa sainteté, je le suis au moins parfois dans sa capacité à gâter voire pourrir les enfants défavorisés !)

Voici quelques photos et de la vie de Rajou, et de sa mort. Rien de macabre là-dedans pour nous, car la mort peut-être aussi belle – et aussi douloureuse – que la vie. J'espère que tous ceux et celles qui l'ont connu et aimé apprécieront.



Avec Gopa en 1999



Avec ses deux 'sœurs' lui nouant le 'rakhi' en aout 2008



En septembre 2009



Différentes photos de notre petit amputé, la dernière datant du 26 janvier 2010



Une heure après sa mort, le 12 février 2010



Dans les volutes d'encens, le Christ et la Gîta... et sa maman adoptive qu'il aimait tant.



« Adieu, Rajou »



Gopa, son mari et sa fille aînée



L'émouvant au-revoir des petits



L'ultime baiser



Le départ



Sur le brancard à travers dahlias et cultures





Le bûcher au bord de la rivière.



Crépuscule sur les cendres.



Huit jours après, collecte des cendres.



Le même jour, prière interreligieuse : « Qu'il reste toujours avec nous »



Pèlerinage chrétien à Bandel



Pèlerinage hindouiste à Dakineshwar.



« En souvenir »

